



Martine Sonnet
Atelier 62

Le temps qu'il fait

La vie à Billancourt

Véronique Montémont

Martine Sonnet, *Atelier 62, Cognac, Le temps qu'il fait*, 2008, 235 p.

C'est par la description d'une photographie que s'ouvre *Atelier 62*, celle qui fait la couverture du livre. On y voit un homme massif, corpulent, cigarette au bec, en pantalon et veste de travail. Il sourit à peine, il est en route vers une journée dont on apprend par le livre à quel point elle sera harassante. Il s'appelle Amand Sonnet et il né le 13 avril 1911 à Céaucé, dans l'Orne. Il travaille à Boulogne-Billancourt, aux usines Renault, et plus précisément à l'atelier 62, dans les forges. Sa fille Martine Sonnet, historienne au CNRS, a voulu retracer le parcours de son père : offrir d'abord un portrait de l'homme, que l'on devine aimant et aimé des siens, et dresser en même temps un tableau éclairant de la condition ouvrière des années d'après-guerre.

Il faut dire qu'elle est rude, la condition ouvrière. Car Amand Sonnet, ancien artisan forgeron, a quitté l'Orne en 1951 pour chercher du travail à Billancourt : une manière d'assurer aux siens un

avenir meilleur, les « faire profiter de tout », de l'appartement et du chauffage central, de l'école et des loisirs. Et comme il était grand, costaud, et forgeron de métier, il rejoint l'un des ateliers les plus difficiles, le 62, « forges et traitement ». « Ceux qui embauchaient au 62, ils pouvaient préparer leur cercueil », disaient les ouvriers. En effet, la forge était le lieu le plus éprouvant de toute l'usine et l'espérance de vie raccourcie des ouvriers faisait qu'ils avaient rarement le temps de profiter de leur retraite, à moins de déclasser et de perdre le bénéfice de leurs meilleures années de salaire. En même temps, les forgerons constituaient une sorte d'aristocratie, à plus d'un titre : les plus forts, les mieux payés, les plus respectés. Ils aimaient leur métier et en sont fiers : Jacques Gautrat, ancien fraiseur-outilleur, puis sociologue, raconte comment, quand on disait « La forge arrive », les autres s'écartaient pour leur faire place.

Il est difficile d'échapper, lors de l'évocation d'un tel passé, au double écueil du misérabilisme et de l'héroïsation. Martine Sonnet a su contourner l'un et l'autre, en mêlant ses propres souvenirs et ceux que lui fournissent les nombreux documents collectés, dans les archives Renault ou la presse. Elle a ainsi dépouillé, entre autres, le *Bulletin d'information de la Régie Nationale des Usines Renault*, reproduisant les comptes rendus de réception des délégués du personnel ou encore *L'Écho des Métallos Renault*, rédigé par la section Renault du PCF. On y voit comment, inlassablement, les ouvriers dénoncent, réclament, revendiquent, et comment la direction louvoie, attermoie, finit par céder, parfois. Cette documentation historique, complétée par nombre de lectures sociologiques sur la vie ouvrière à Billancourt, est peu commentée, parfois simplement soulignée d'une remarque ironique. Tant la violence des faits est parlante : maladies professionnelles multiples, équipements et installations sanitaires inadaptés (la machine d'abord, l'ouvrier ensuite), accidents du travail fréquents et mutilants, cadences d'enfer ; à quoi la direction oppose, impavide, l'argument salarial – les forgerons sont mieux payés que les autres –, ou place les revendications « à l'étude » alors que leur urgence saute aux yeux.

Le livre ne se veut pas pour autant une étude scientifique de la condition ouvrière : le tableau documentaire minutieux et précis est livré au milieu de souvenirs d'enfance, du regard de la petite fille sur la vie de famille, où l'usine n'empêchait pas le bonheur. Ce sont les détails

j'ai trouvé les journaux syndicaux. Je les ai collés de façon brute parce que c'était parlant, il n'y avait pas besoin d'en rajouter. Je ne voulais prendre aucune distance critique ; justement, là je n'étais pas historienne. Donc j'ai vraiment laissé filer mes empathies, totalement.

À ce propos, il n'a pas été trop difficile de passer d'une écriture d'historienne à une écriture personnelle ?

Pas du tout. D'abord j'avais compris depuis un certain temps que j'étais historienne en grande partie pour avoir un prétexte pour écrire. En amont, certaines choses étaient prêtes, il y avait un contexte. J'avais pris un peu de distance par rapport à ce que je fais d'habitude [*Martine Sonnet a travaillé pendant quatre ans comme chargée de mission à la mission Recherche du Ministère des Affaires Sociales*] : je n'aurais jamais écrit cela si je ne m'étais pas déplacée de mes activités habituelles, mes activités antérieures d'historienne. Ensuite, j'ai une sœur qui est morte cette année-là, et je pense que ça a joué sur le fait qu'il y avait une personne en moins pour se souvenir de tout ça. Et puis il y avait les problèmes dans les banlieues. Et cela m'a vraiment marquée : moi, j'avais le sentiment d'en venir, d'avoir grandi dans une cité de banlieue quarante-cinq ans plus tôt et qu'on y vivait bien. Comment en arrivait-on à un état de désespoir comme celui qui existe maintenant dans ces quartiers-là ? Ces événements privés, publics, se sont produits en même temps et ont joué en faveur du déclenchement de cette écriture-là.

Le livre est le portrait d'un homme, votre père ; c'est aussi le portrait de toute une société, celle des ouvriers des usines Renault. Avez-vous le sentiment que la mémoire ouvrière est fragile, qu'elle peut se perdre ?

C'est une mémoire fragile et menacée, mais vive dès lors qu'on la ranime un petit peu : j'ai reçu un courrier considérable. Les gens qui sont concernés, à un titre ou à un autre, les enfants d'ouvriers, des ouvriers retraités, réagissent énormément. Par exemple, je ne pensais pas qu'il restait des forgerons qui avaient pu travailler avec mon père aux forges, puisqu'elles ont fermé en 1972, vingt ans avant la fermeture de Renault. Et j'ai reçu les lettres de deux anciens ouvriers passés par les forges et qui se souviennent d'Amand Sonnet. Les gens sont vraiment très contents que l'on parle de ce travail, de cette époque-là, de ces conditions de travail. Et leurs

enfants et petits-enfants heureux de se l'approprier.

Le site Internet a-t-il favorisé ces contacts ?

Je me suis dit qu'il ne fallait pas que ça s'arrête brutalement avec le livre et qu'il fallait relayer ça d'une façon ou d'une autre. Je n'ai pas le temps de faire tout ce que je voudrais sur ce site, de mettre en ligne des documents que j'ai retrouvés ensuite, et je le conçois comme un accompagnement. Je souhaite aussi utiliser les réactions que j'ai eues et les témoignages que j'ai reçus.

*

Le site



The screenshot shows a website layout with the following elements:

- Header:** 'Atelier 62' and 'Martine Sonnet' with navigation links like 'Accueil', 'Historique', 'CV', 'Atelier 62', 'Précédent', 'Sur les bords'.
- Main Content:** A central image of a person in a workshop, with text below it: 'Martine Sonnet Atelier 62'.
- Text:** 'Les rendez-vous se retrouvent autour du livre', 'actualisé le mardi 19 novembre 2007 à 12:24:06', and 'et un grand merci à l'équipe de la médiathèque et à FACEVA'.
- Footer/Links:** 'Les papiers d'Amand', 'Atelier et alentours', 'Les liens', and 'Amand et en plus en atelier sont aux éditions. Les temps qu'il fait. Le singe et ses amis sont!'.

Avec le site d'Atelier 62 (www.martinesonnet.fr), Martine Sonnet a souhaité prolonger l'écho suscité par le livre, qui connaît sa quatrième réimpression en quelques mois. Le site met à disposition des documents d'archives familiales, retrouvés depuis la parution : factures, contrats d'embauche (voir page précédente), carte postale écrite par un collègue. Mais il propose aussi des documents d'époque, comme les publicités Renault, ou des résultats d'enquête sociologique sur l'habitat des ouvriers. Une section « liens » regroupe une sélection d'archives sonores, vidéos et plusieurs sites consacrés à la mémoire, notamment photographique, du site de Billancourt. Le site inclut par ailleurs le blog de Martine Sonnet, *L'employée aux écritures*.

*